ch
y

No. 2113.28

GIVEN BY
Knapp Fund.

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
Boston Public Library

http://archive.org/details/unevisitelimprim00clar

UNE VISITE
À
L'IMPRIMERIE NATIONALE

PAR

JULES CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCIV

To M. James Carleton Young
The King of Books
Roi de

UNE VISITE
À
L'IMPRIMERIE NATIONALE

17th February
1905.

3791

UNE VISITE
À
L'IMPRIMERIE NATIONALE

PAR

JULES CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCIV

PUBLIC LIBRARY
OF THE
CITY OF BOSTON

Kuapi
Feb. 13, 1919
P

Le Gouvernement vient de nommer une Commission ſpéciale pour étudier la queſtion de l'Imprimerie nationale.

Il y a donc une queſtion de l'Imprimerie nationale?

Eh! ne savons-nous point qu'il y a partout une « queſtion » à l'heure préſente?

Je sais, dans tous les cas, qu'il y a, rue Vieille-du-Temple, un ancien hôtel hiſtorique, d'où sortent depuis près d'un siècle les documents officiels, les affiches, les rapports diſtribués aux aſſemblées parlementaires, tels documents secrets, comme, par exemple, les ordres de mobilisation, qui intéreſſent la patrie.

Je sais que, dans ce quartier populeux, laborieux, fiévreux à ces heures que Camille Desmoulins appelait les jours caniculaires *de Paris, s'élève un monument de ſtyle superbe, où flotte sur le portail un drapeau tricolore & qui loge, avec beaucoup de labeur, un peu de notre hiſtoire.*

Et je sais auſsi que, dans quelques mois, l'Imprimerie nationale va abandonner cet hôtel pour être transférée à Grenelle, rue de la Convention — tout près d'une autre imprimerie moins solennelle, celle de Lemerre, rue des Bergers — & je n'ignore pas qu'il eſt queſtion de démolir un monument dont nous verrions avec triſteſse tomber les pierres.

Quoi! de l'hôtel Rohan faire des gravats, de la pouſsière! Eſt-ce poſsible?

Démolir! c'eſt bientôt dit & c'eſt bientôt fait.

Paris, le Paris des nouvelles grandes bâtiſses à l'américaine, eſt-il donc si riche d'artiſtiques vestiges & de souvenirs?

N'y a-t-il pas dans l'ancien hôtel de Rohan des sculptures & des peintures qui font partie de la richeſse eſthétique d'une grande cité comme la nôtre?

Paris & l'État ne s'uniront-ils point (je dirai comment tout à l'heure) pour sauver le monument

qui abrite encore pour quelques mois l'Imprimerie de la Nation?

L'autre jour, le Directeur actuel de l'Imprimerie nationale, l'érudit & cordial M. Arthur Christian, voulait bien faire, dans le salon de l'hôtel du cardinal de Rohan — l'homme au Collier, le héros du roman de l'histoire — une conférence à quelques bibliophiles invités par la Société nouvelle du Livre Contemporain. *Il disait, avec beaucoup d'autorité & d'éloquence — celle des chiffres & celle des faits — les efforts, les progrès, les résultats de l'exploitation par l'État de l'Imprimerie de la rue Vieille-du-Temple.*

Le décor était charmant &, mieux encore, somptueux. La corniche, les cartouches d'angle en relief, les lambris dorés ne sont point cachés par ces armoires blanc & or contenant les poinçons des caractères étrangers, hébreu, copte, éthiopien, syriaque. Et l'on peut retrouver encore là la trace des tableaux décoratifs du peintre Pierre, dont un au moins est intact : — toute une mythologie de grand style, Neptune, Achille, Vulcain, les horizons clairs & les chairs roses.

Mais, tout d'abord, le conférencier posait la question : «Faut-il que l'État ait une imprimerie?»

Il en a grand besoin souvent & , aux heures difficiles, plus d'un État voisin a regretté de ne pas posséder un établissement de ce genre où les pièces intéressant une nation puissent être imprimées en secret.

*Lors de l'espèce de conflit entre l'Angleterre & les États-Unis à propos de l'*Alabama, *le Gouvernement anglais eut, par exemple, recours à notre Imprimerie nationale pour composer & tirer les énormes volumes contenant l'historique de l'incident, & le travail fut, sous les yeux de la délégation officielle anglaise, achevé avec tant de célérité que notre Imprimerie reçut du Gouvernement étranger un remerciement & des éloges dont nos compatriotes se montrent volontiers plus avares.*

Pourquoi faut-il (indélébile habitude, sorte de maladie spéciale à notre race) que nous discutions avec le plus de vivacité sur tout ce que l'étranger admire chez nous avec le plus de foi?

C'est la Convention qui, lasse de voir ses décrets surgir à des dates différentes & avec des versions diverses dans les départements, résolut de centraliser toutes les administrations nationales qui imprimaient alors çà & là de façon indépendante.

François Ier avait accordé sa protection à l'imprimerie naissante. Mais c'est Richelieu qui fit

signer, en 1640, à Louis XIII l'ordonnance portant création & logement de l'Imprimerie Royale au Louvre dans l'entresol & le rez-de-chaußée longeant la Seine, comme il avait fondé, sept ans auparavant, l'Académie française. Cinquante ans plus tard, Louis XIV ordonnait, pour le service de cette imprimerie, la création de caractères spéciaux qui portent son nom. Par son ordre, des signes distinctifs avaient été ajoutés à ces caractères; la lettre l flanquée d'un trait latéral à gauche, qui, aujourd'hui encore, constitue une marque de l'Imprimerie nationale, date de cette époque.

Ainsi la trace du paßé arrive jusqu'à nous & le progrès n'exclut pas la tradition. Il la continue.

La Révolution avait transféré l'Imprimerie du Louvre à l'hôtel Beaujon; puis, par suite de l'extension inceßante des services (on affichait & imprimait beaucoup en l'an II; on fabriquait außi les aßignats), dans les derniers jours de 1795, cette imprimerie était transportée à l'ancien hôtel de Penthièvre, où maintenant est logée la Banque de France.

Un arrêté du 16 nivôse an V plaçait enfin l'Imprimerie de la République sous la surveillance du Ministre de la justice & c'est ainsi que nous avons

pu voir le Garde des sceaux présider, sans le vouloir, à la publication de certaines poésies légères de Paul Verlaine.

*Puis l'Empire, qui cède l'hôtel Penthièvre à la Banque de France donne à l'*Imprimerie nationale, *en 1809, le Palais-Cardinal — l'hôtel du cardinal de* Rohan *— à côté de l'hôtel Soubise où étaient déjà & où sont encore les Archives.*

Napoléon veut pour son Imprimerie impériale des types nouveaux, & Firmin Didot, sur son ordre, renouvelle les caractères que Marcellin Legrand modifiera, à son tour, en 1824. Imprimerie royale *sous la Restauration,* Imprimerie du Gouvernement *après 1830, l'imprimerie de l'hôtel Rohan devient l'*Imprimerie nationale *en 1848, redevient l'*Imprimerie impériale *après le Coup d'État — auquel collaborèrent ses presses — & au fronton du vieil hôtel reparaissent enfin les mots:* Imprimerie nationale, *après le 4 Septembre.*

La statue de Gutenberg, qui se dresse dans la cour du palais, assiste à ces derniers changements. C'est le Gutenberg debout, tel que notre France inaugura cette image à Strasbourg, en un jour de fête. Gutenberg déplie le rouleau sur lequel, en caractères gothiques, il vient d'imprimer avec la presse

de bois ces mots qui illuminent le monde : Et la lumière fut.

Lumière de phare & lumière de canon à la fois. Le mot de Rivarol est toujours d'actualité : « L'imprimerie, c'est l'artillerie de la pensée. » Et Gutenberg serait peut-être un peu surpris des projectiles nouveaux.

Que de millions & de millions, de milliards de feuillets de papier noirci sont sortis de cette demeure où le fastueux cardinal, l'amoureux de la reine, promena ses rêves & son luxe !

Au lieu des carrosses dorés du prince tout attelés & prêts à partir pour Versailles, pour Trianon — pays du Tendre — des voitures attendent là, où s'entassent les travaux commandés par les divers départements ministériels, depuis les almanachs, où M. Jourdain voulait lire, jusqu'aux décrets & aux projets de lois ; &, au lieu des armes des Rohan-Soubise, sur ces équipages qui traversent la ville & qui seront remplacés bientôt, sans doute, par les automobiles électriques, on déchiffre ces deux mots — marque du peuple : — Imprimerie nationale.

Elle imprime par an la valeur de trois ou quatre

millions de volumes, au poids; elle devrait tout imprimer, au gré de la Convention, cette Imprimerie nationale, & le décret de 1889, réglementant les conditions de son travail, lui en donne le droit.

Mais le décret n'est pas respecté. Un grand nombre d'imprimeries secondaires fonctionnent concurremment avec l'imprimerie centrale. C'est l'imprimerie du Journal officiel, *c'est l'imprimerie du Timbre, ce sont celles des Postes & Télégraphes, du Ministère de la Guerre, du Sénat, de la Chambre, de la Ville de Paris; c'est l'imprimerie pénitentiaire de Melun, qui coûte plus qu'elle ne rapporte & où l'on apprend aux détenus un métier dont ils n'auront que faire après avoir purgé leur condamnation. « Déclaßer » des condamnés, c'est au moins étrange, en vérité.*

Tous les travaux qu'exécutent ces diverses imprimeries, dont les frais généraux sont considérables, pourraient être établis plus rapidement & sans déboursé nouveau, sans frais d'installation, par l'Imprimerie nationale, &, au total, l'État, ici, se fait concurrence à lui-même. En dépit du nombre de travaux qui lui échappent, l'Imprimerie ne fait que croître, &, d'année en année, son eßor est plus considérable. Elle imprimait, en 1885,

162,499,154 «feuilles»; dix ans après, en 1895, elle en imprimait 183,469,283. Et l'an dernier, en 1903, elle en a imprimé 272,056,656. C'est presque le double qu'il y a dix-neuf ans.

Le chiffre du personnel, qui était de 1,108 en 1894, s'élève aujourd'hui à 1,519. Et parallèlement les salaires ont été élevés dans une large proportion. Pour ne citer qu'un exemple, les garçons d'atelier, qui recevaient 3 fr. 75 par jour, reçoivent maintenant un minimum de 6 francs. En 1902, la dépense totale des salaires a atteint le chiffre de 3,102,810 francs.

Il y a là 61 preſses mécaniques, parmi lesquelles 5 machines rotatives (en 1895, l'établiſsement n'en avait pas une).

Le matériel a été augmenté, de nouveaux types ont été créés. La gothique Christian, *par exemple, qui rappelle dans une gracieuse combinaison les caractères gothiques d'autrefois & le* caractère de civilité *gravé au* XVe *siècle pour Plantin par Amet Tavernier, graveur & fondeur à Anvers. Ces jours-ci encore, on fondait plusieurs corps des* caractères Jaugeon, *qui n'avaient pas été réalisés sous Louis XIV.*

Et, en même temps que le chiffre des bénéfices

augmente — l'achat de l'hôtel de Rohan &, par conséquent, l'Imprimerie nationale, n'a coûté en 1808 que 650,000 francs à l'État, une fois pour toutes, 650,000 francs net, & dans la seule année 1901, par suite de l'Exposition, le bénéfice était de 573,853 francs; — en même temps que s'accroißent la proßpérité & la vie active, la caiße des pensions croît außi, grandit, großit, permet de servir des retraites aux contremaîtres (750 francs au minimum, 1,050 au maximum), aux ouvriers (600 francs au minimum, 850 au maximum), aux ouvrières (390 francs au minimum, 525 au maximum), aux gens de service, à toute la ruche laborieuse.

La Société de secours aux orphelins proßpère. Elle subvient présentement à l'entretien de 40 orphelins.

Enfin, une société s'eßt fondée pour la conßtruction d'habitations ouvrières. Elle a pris un nom poétique: la Chaumière. *La* Chaumière, *rêve de l'artiße, de la grisette, de l'amoureux! Et, il y a un an à peine, la* Chaumière *a bâti son premier logis à Porchefontaine, aux portes de Paris. Sept de ces maisonnettes ont déjà surgi de terre à Porchefontaine. Quatorze sont en conßtruction. La* Chaumière *deviendra là-bas une cité de labeur & de goût, un doux refuge.*

Mais c'est par un dur travail que s'acquièrent ces retraites & ces logis.

Les vieux bâtiments où, depuis près de cent ans, les typographes composent du matin au soir les milliers de feuilles emportées à travers le monde, décrets si vite abolis, lois si souvent devenues vaines; les ateliers où, par 32 degrés de chaleur quelquefois — sans qu'on puisse aérer, de crainte des courants d'air, des congestions pulmonaires ou des angines; — les longues salles sombres où maintenant, même en plein jour, on travaille sous la lumière électrique comme jadis sous les quinquets, sentent la poussière & le vermoulu. Il est temps que l'Imprimerie nationale soit transportée ailleurs. Elle est à l'étroit, avec ses milliers de formes *qu'elle conserve; elle craque, elle étouffe — &, avec ses bâtiments, — les ouvriers mêmes qui l'habitent.*

Rien de plus pittoresque & je dirai de plus poignant que le spectacle de ce travail.

Les Parisiens l'ignorent; les étrangers s'empressent de venir l'admirer. Et cela est ainsi pour bien d'autres « coins » de notre Paris, pour bien d'autres gloires de notre France!

M. J.-B. Héon, chef des travaux de l'exploitation, qui entra en qualité de compositeur à l'Impri-

merie, il y a trente-huit ans, & qui, typographe supérieur, peu à peu s'éleva à la situation qu'il occupe aujourd'hui, a bien voulu, avec une bonne grâce parfaite, nous guider à travers ces ateliers multiples : imprimerie, gravure, machinerie, fonderie, clichage, galvanoplastie, reliure, photographie, héliogravure, & mettre son érudition à notre service.

Oui, cela est émouvant, ce labeur constant, si varié, ces hommes demi-nus qui coulent le plomb, ces ouvriers aux mains habiles qui manient ces caractères multiples — armes de la lutte intellectuelle, — balles aussi dans le combat de la vie.

Il y a là, dans ces ateliers sombres, de jeunes hommes en longues blouses blanches (pareils à des internes *qui soigneraient l'esprit & non le corps), de jeunes typographes aussi savants que feu Sylvestre de Sacy, inspecteur de la typographie orientale, ouvriers qui composent des livres arabes, chinois, japonais, hindous, connaissent les* caractères, *parlent de la littérature indo-chinoise comme des mandarins, en remontreraient à des membres de l'Académie des Inscriptions.*

Cet atelier de composition orientale se développe même d'une façon incessante. Il comprend vingt

ouvriers qui lisent la plupart des idiomes orientaux & ont à leur disposition les casses *les plus variées, où voisinent dans une promiscuité quasi fantastique presque tous les alphabets de l'univers, depuis les cunéiformes, les hiéroglyphes, les signes chinois & japonais, jusqu'au tamoul, au canara & au bougui. Il est facile de jouer ici la scène de Sganarelle & de Pancrace dans le* Mariage forcé. *« De quel idiome? De quel langage? Voulez-vous parler grec, latin, hébreu, syriaque, turc, arabe? » Les typographes de la rue Vieille-du-Temple vont même plus loin que le Pancrace de Molière. Les travaux en chinois, en annamite, en tibétain, en pehlevi, en persépolitain, en éthiopien, en guzarati sont journaliers à l'Imprimerie nationale & surtout ceux en sanscrit, en arabe, en malgache ou en turc. Incessamment on va commencer même l'impression d'un* Dictionnaire Tcham-français *avec les caractères originaux.*

Il y eut une heure où le roi de Prusse — le frère très lettré du très militaire futur empereur d'Allemagne — demanda à notre Imprimerie nationale française le catalogue des livres chinois de la bibliothèque de Berlin. L'érudite Germanie était tributaire de notre typographie française.

Et c'eſt la variété de ces labeurs *qui étonne & qu'on admire. Tout à l'heure nous causions avec un typographe qui achevait de composer du bulgare. Voici maintenant un ouvrier qui, du matin au soir, imprime des titres de rentes 3 p. 0/0 avec l'effigie de la République — une République qu'il aime, des rentes qu'il n'aura sans doute jamais. Un autre pose devant son objectif des brevets d'invention. Un autre encore cliche le fac-similé du titre original de la* Esmeralda *de Victor Hugo. D'autres, les pieds dans de la poußière de métal, préparent les armes de « l'artillerie » de Rivarol.*

Et c'eſt, dans le mouvement même de la fourmilière humaine, les ateliers de photographes, les ouvriers penchés sur leur casse, *les plieuses à l'ouvrage, außi jolies parfois & außi rieuses que les cigarières de Séville (Mimi Pinson vaut bien Carmen); c'eſt, parmi ces travailleurs qui composent là, fixent la parole d'autrui, les proclamations, les discours, les décrets, — tout ce qui eſt la vie officielle de la nation, — c'eſt le paßé surtout qui m'attire & que j'évoque, comme si les fantômes décidément & les souvenirs faisaient partie de notre exiſtence même.*

— *Où a-t-on* composé *les fameuses proclama-*

tions du 2 décembre annonçant la dißolution de l'Aßemblée? Le bâtiment exiſte-t-il encore?

Oui, & il menace ruine.

Là, par cette cour étroite menant aux ateliers & dont les bâtiments vieillis sont maintenus à présent par des madriers & des poutrelles, les ouvriers, ce matin du coup d'État, furent conduits à l'atelier qui exiſte encore. Ordre de composer la proclamation. Ils se révoltent, veulent sortir. Non pas. Ils sont enfermés. Ce ne sont plus les ouvriers, mais les prisonniers de M. de Saint-Georges. Et, entre deux gendarmes armés de piſtolets chargés, ils composent l'affiche blanche qui dira demain à Paris que l'Assemblée nationale eſt dißoute & que virtuellement la République eſt morte.

Le dernier de ces typographes historiques, *si je puis dire, vient de mourir. M. Chriſtian lui portait encore un toaſt au dernier banquet de l'Imprimerie. Parisien, né en 1817, retraité depuis 1898 après plus de cinquante-six ans de services, il eſt mort au mois de février de cette année. Il s'appelait Ballet. On avait fait du vieil imprimeur un officier d'Académie.*

Les typographes du coup d'État composèrent vite, malgré eux, la proclamation où, sur l'affiche

blanche, M. de Morny fit biffer les mots sinistres : sera fusillé. *Pour l'affaire Dreyfus, cent cinquante ouvriers & cinq metteurs en pages composèrent de sept heures du matin à quatre heures du soir,* enlevèrent *de même le volumineux volume des dépositions que devait étudier la Cour de cassation. Ils sont accoutumés à ces coups de collier.*

Mais ce n'est pas seulement l'histoire d'hier qui revit dans le cadre de pierres grises du vieil hôtel Rohan. Il y a là des trésors d'art & des souvenirs que Paris doit à tout prix conserver. Le fronton de Robert Le Lorrain, par exemple, sculpté au-dessus de la porte des écuries où le prince en son faste nourrissait cent chevaux. Ces Coursiers d'Apollon *sont une des plus admirables œuvres de la sculpture française. Ni Coysevox, ni Girardon, ni Coustou n'ont fait mieux. Va-t-on détruire ce chef-d'œuvre,*

Un bas-relief de pierre & qui semble d'airain ?

Le cabinet de l'hôtel Rohan où Christophe Huet a peint, avec une fantaisie si adorable, des Chinoiseries *qui valent les* Singeries *fameuses du château de Chantilly, le bal champêtre, le chien dressé, le colin-maillard, les bulles de savon, le saut de mouton,*

la balançoire, tout un petit monde de grâce & de pittoresque, une Chine de rêve & de caprice, plus proche des visions de Watteau que des magots de porcelaine, ce cabinet délicieux avec ses oiseaux chimériques, ses rinceaux, ses guirlandes, ses entrelacs, — va-t-on le démolir, arracher ces panneaux, décapiter Paris de toute cette grâce?

M. H. Jouin, après M. Doniol, a catalogué & décrit ces merveilles en un livre qui fait honneur à l'Imprimerie nationale. M. Arthur Christian a dans son cabinet deux dessus de porte de Boucher, des paysages, morceaux rares dans l'œuvre du maître qui « corrigeait la campagne », a écrit Paul Mantz, un Moulin à eau & une Mare avec les saules étêtés, dont le duc d'Aumale disait au directeur de l'Imprimerie :

— Je vous en donne 100,000 francs!... Et pour les Huet 500,000!

— Faites-mieux, répondait M. Christian en riant, dépassez le million & achetez l'hôtel Rohan. Vous l'aurez sauvé!

Paris en eût hérité ainsi, & il faut que Paris garde ce palais.

Blondel l'a construit ou plutôt en a indiqué les plans, dicté l'aménagement.

Un cardinal de Rohan y logea la bibliothèque du président de Thou comme si le lieu était prédestiné au Livre.

Les dames de la Halle, vêtues aux couleurs du cardinal de Rohan, — rouge & jaune — y venaient manifester contre la comteße de Lamotte & contre la reine.

*Le Directeur de l'Imprimerie a dans son cabinet, avec une pendule-gaine aux armes des Rohan, la belle table à moulures de cuivre sur laquelle fut étalé le collier que le cardinal crut offrir à Marie-Antoinette. La table de bois noir qui sert de bureau à M. Christian a vu l'*orient *de ces perles qui furent non le collier mais le carcan de la monarchie.*

Et la légende veut que, dans le grand salon du Cardinal ou plutôt dans le cabinet chinois, Cagliostro, le thaumaturge, charlatan habile, fit apparaître, un soir, au Dîner des morts, *Catilina & Cicéron, le connétable de Bourbon & Jeanne d'Arc, le cardinal Du Perron & Jules César. On croirait relire le fantastique voyage de Gulliver à Laputa où revenaient außi des ombres.*

C'était en juin 1782. Le cardinal de Rohan, qui, mélant l'économie sociale à l'astrologie, faisait de l'or, cherchait la pierre philosophale, évoquait

aussi des spectres. Il invita M. de Boufflers, le prince de Nassau, l'avocat Gerbier, d'Espréménil & le duc de Noailles à dicter chacun un nom que Cagliostro écrivit sur du parchemin vierge avec une plume neuve trempée dans une liqueur rougeâtre, du sang peut-être. Puis le magnétiseur brûla le parchemin dans un réchaud & l'on se mit à table, en attendant les convives funèbres. Il y avait treize couverts & treize fauteuils. Les laquais partirent.

A minuit, les morts entrèrent. Jeanne d'Arc d'abord «avec un écu d'argent», puis César, puis Cicéron, puis Catilina, qui fit les gros yeux à l'auteur des Catilinaires, *puis le Connétable avec sa gigantesque épée. Le cardinal Du Perron garda pendant tout le repas, assez languissant, son chapeau rouge. Nul ne parlait. Jeanne d'Arc seule, interrogée, raconta qu'elle était bien, quoi qu'on eût dit, morte sur son bûcher, à Rouen. A la fin, le repas trop silencieux demeurant sépulcral, Cagliostro étendit sa baguette & fit sortir les spectres. Ils devenaient ennuyeux. Tous obéirent, sauf Catilina qui dit à Duval d'Espréménil :*

— Prends garde. Tu marches sur mes traces & tu mourras de la main du carnifex !

Puis, comme le duc de Noailles trouvait ce Catilina décidément fâcheux :

— Et toi aussi, dit le Romain, tu périras de même !

C'est le duc qui aurait raconté cette histoire de l'autre monde & donné les détails sur ce Dîner des morts. *Le malheur est que ce récit n'est qu'un conte, pareil à celui de la fameuse prédiction de Cazotte rapportée par La Harpe, & (chose étonnante) enregistrée par Taine comme parole d'Évangile.*

C'est Lamotte-Langon qui a inventé le souper macabre du cardinal. On le trouvera dans les Mémoires de Madame d'Adhémar; *mais, à la Bibliothèque nationale, le Catalogue a inscrit les* Mémoires *non pas dans l'Histoire mais dans le Roman. Et le Catalogue a eu raison. Pure billevesée. Histoire de bourreau arrangée après coup, après le couperet. Conte rouge qui n'est qu'un conte bleu. Lamotte-Langon, moins véridique encore que Touchard-Lafosse, en a inventé & raconté bien d'autres !*

Dans ce même cabinet de l'hôtel Rohan, en pendant au buste de Béranger — qui est là parce

C. Cochin filius inv. et Sculp. 1756

que le chansonnier fut apprenti imprimeur à l'Imprimerie nationale — j'ai remarqué le buste, sculpté par Verlet, d'un homme de trente ans portant l'uniforme militaire, veste à brandebourgs, visage énergique. C'est le portrait de M. Christian, que j'ai connu lorsqu'il sortait de « Charlemagne ». Avocat, préfet, administrateur, il fut toujours militant, énergique, dévoué. C'est un lettré dont certains contes, signés d'un pseudonyme, rappellent les Contes drolatiques *de Balzac & font la joie des « Parisiens de Paris ». C'est un savant dont les Conférences sur les* Origines de l'Imprimerie en France *nous présentent les recherches les plus profondes avec un art le plus rare. C'est un orateur persuasif. Il a plaidé pour Jean Richepin & la* Chanson des Gueux. *Il plaide de même pour la défense du vieil hôtel & surveille les aménagements futurs de cette Imprimerie nouvelle qui, avec ses fermes métalliques, reßemblera à une usine, sera moins pittoresque sans doute que l'ancienne, mais sera plus vaste & plus saine.*

Quant à l'hôtel Rohan, *M. Christian propose, avec raison, à l'État & à la Ville, de se partager les terrains.*

Quand ils seraient acquis, les Archives, qui étouffent déjà, elles aussi, dans les bâtiments de l'hôtel Soubise, en prendraient une partie. On pourrait vendre du terrain encore & garder autour de l'admirable hôtel, gloire du quartier, un espace assez vaste pour y planter un square. M. Bouvard est là qui ferait merveille.

Des squares, des arbres, de la vie pour tous ces quartiers populaires. Paris en a besoin. C'est aussi un moyen de faire reculer la tuberculose. Et l'on pourrait laisser devant l'hôtel du Cardinal la statue de Gutenberg, de celui dont on a dit, lors de son cinquième centenaire : Avec vingt-cinq soldats de plomb, il a conquis le monde !

A l'endroit où la limaille des lingots fait sur le sol comme une mitraille d'étain ou de plomb, l'herbe poussérait, l'herbe chère aux enfants & avec elle les fleurs, souriant aux regards des femmes.

Il y aurait, dans ce triste quartier où les pauvres gens s'étiolent, un jardinet, de la verdure autour d'un vieil hôtel pittoresque & de grand style. Et, sur le rouleau que déplie l'imprimeur légendaire, dominant le socle où l'a placé David d'Angers, on pourrait lire cette parole complétée : Et l'air & la lumière furent.

La lumière pour le cerveau comme pour les yeux, l'air pour les poumons comme pour les âmes.

Est-ce que le vœu que j'exprime ici ne sera qu'un rêve?

Le Parlement, qui fait tant de politique, ne s'inquiétera-t-il pas aussi de l'Hygiène, qui devient un art, & de l'Art, cette hygiène de l'esprit?

JULES CLARETIE,
Président du *Livre Contemporain.*

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 06509 389 8
DEC 1 1919